

Bochra

Yara El-Ghadban

Numéro 812, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

El-Ghadban, Y. (2021). Bochra. *Relations*, (812), 50–50.

Bochra

L'auteure est romancière, anthropologue et musicienne

« Elle qui apporte la bonne nouvelle. » Voilà ce que signifie ton prénom en arabe.

Je me souviens de notre toute première rencontre. Je parlais de Hannah Arendt lors d'une table ronde. Tu écoutais attentivement, une magnifique boucle d'oreille longue et singulière ornait ton visage, accentuant ta coiffure asymétrique et tes mèches argentées. Je m'étais fixée à ton regard pétillant d'intelligence comme à un ancrage, en essayant de coudre en dix minutes une réflexion cohérente sur la solidarité, la politique, la liberté et les rapports difficiles qu'entretient le Québec avec l'Autre.

Nous nous sommes rencontrées à un moment où, au sein des groupes et des communautés luttant pour la justice sociale, une réflexion riche, parfois tendue, s'intensifiait sur les approches et les méthodes, voire sur la définition même de l'engagement social. Comment agir, où, avec qui et avec quel langage ? Peut-on être à la fois intellectuelle et militante ? Militante et fonctionnaire ? Fonctionnaire et littéraire ? Revendiquer des espaces sécuritaires pour s'exprimer entre personnes issues d'une même lutte, d'un même groupe, d'une même communauté et rester solidaire avec les alliés qui ne font pas partie de ces groupes ?

Pour ma part, je me questionnais sur mon rôle et sur ma place en tant qu'universitaire. Tu terminais ton doctorat. Nous nous sommes croisées souvent par la suite. Nous avons toujours l'impression d'entamer une conversation et de ne jamais pouvoir la terminer. Il y avait trop à dire, trop à penser. Comme cette longue conversation que l'on poursuit depuis des années sur l'écriture et la vie intime des femmes arabes. Cette part si belle, si complexe que l'on radie dès qu'une femme arabe met les pieds dans l'espace public et prend la parole.

Je savais que j'avais devant moi une femme vivante, empathique, une intellectuelle, une passionnée. Une femme de conviction qui laisserait une marque profonde partout où elle s'engagerait.

Urbaniste, géographe et médiatrice, tu as arpenté la ville, travaillant au sein de quartiers qui font battre le cœur de Montréal – Parc-Extension, Montréal-Nord, Côte-des-Neiges, Notre-Dame-de-Grâce... Tu as tissé avec les communautés des liens profonds, des amitiés, des solidarités. Quand je pense à toi Bochra, je te vois toujours avec les autres. Présente, à l'écoute, ou en pleine animation. Tu prends la parole sans jamais la monopoliser, tu agis en tendant la main aux autres. Partout où il y a un enjeu qui touche à une personne vulnérable, tu es là. Ton parcours remet en question bien des idées préconçues sur le croisement de la pensée et de l'action, et la porosité des frontières entre universités, milieux communautaires et institutions gouvernementales.

Ce n'est pas une position facile. Les personnes qui bougent et qui font fi des barrières suscitent à la fois admiration et malaise.

Au moment où j'écris ces mots, on vient d'annoncer ta nomination au poste de Commissaire à la lutte au racisme et aux discriminations systémiques à la Ville de Montréal. Je ne peux m'empêcher de penser à d'autres femmes racisées qui ont eu l'audace d'occuper des postes publics et que l'on a vilipendées. Je crains ce réflexe viscéral des sociétés : punir les femmes qui osent exprimer une volonté de changer les structures sociales et qui osent agir pour faire advenir ce changement.

On connaît la cassette par cœur : on interroge leurs compétences, les réduit à leur identité, sexe, religion, couleur de peau. On méprise leur intelligence, on dépeint leur engagement comme étant radical, ou on minimise la portée de leur action, l'importance de leur fonction... On fait circuler des photos de ces femmes dépourvues de leur sourire. Il y aura même des membres des communautés au sein desquelles elles ont travaillé qui ne comprendront rien à leur décision d'accepter tel poste ou d'avancer sur la scène publique. D'autres débattront de leur salaire. Qu'une femme issue d'un groupe minoritaire, archi diplômée et expérimentée

soit rémunérée équitablement pour son grand savoir et ses compétences, cela dérange encore, semble-t-il.

L'écriture est toujours en décalage par rapport à l'actualité. Quand tu liras cette lettre, Bochra, la controverse entourant ton entrée en poste sera déjà du passé, mais l'avenir reste à imaginer. Alors, j'aimerais t'imaginer ainsi : tu t'appropries tes fonctions, tu commences à bâtir de bonnes relations. Des idées qui te tiennent à cœur depuis le début de ton parcours se concrétisent. Surtout, tu découvres des choses que tu ne savais pas. Tu continues à grandir ; tu apprends aussi de tes erreurs. Et tu as droit à l'erreur, comme n'importe quel être humain. Personne ne pourra éradiquer le racisme systémique en un an, dix ans ou même trente ans : on ne peut qu'entamer le chemin, éclairer la voie, marquer des repères et marcher collectivement dans la pénombre, les mains dans les mains, vers la lumière.

Ton plan d'action pour aider la Ville à briser les réflexes et les mauvaises habitudes qui perpétuent le racisme systémique commence à peine à prendre forme. Il évolue, se transforme, se peaufine. Avec ton équipe tu fais deux pas en avant puis un arrière, pour mieux avancer. Après une longue journée de remue-méninges avec des leaders communautaires, des représentants des corps policiers, des cadres et des fonctionnaires, tu rentres à la maison. La revue *Relations* t'attend dans ta boîte aux lettres. Tu enlèves tes souliers et ton chapeau de commissaire. Tu arranges les fleurs que tu as achetées en chemin, avant de t'installer pour lire. Le téléphone sonne. Ce sera un souper impromptu entre amis ! Tu danses, tu ris et tu manges. Tu redeviens simplement Bochra. Celle qui apporte la bonne nouvelle. À la jeune femme en début de parcours à qui tu ouvres la voie. Et à la femme qui a enduré le sexisme et le racisme au travail comme dans la vie et qui se dit, « ce n'était pas en vain. »

Yara El-Ghadban

